

→ Ce chemin vers la liberté guidait leur pas

Sous l'occupation allemande en zone Sud, des milliers de personnes de toutes nationalités s'évadèrent à travers les Pyrénées par un itinéraire en Ariège extrêmement périlleux. Grâce à ce « Chemin de la liberté » et à ses passeurs, la plupart rejoignirent les combats pour la libération. Passionné de randonnées et d'histoire de la Résistance, André Péroz rend hommage à travers une conférence à ces agents de liaisons, passeurs, bergers, forestiers, qui permirent à près de trois mille évadés de reprendre le combat contre les nazis.

Extraits.

A partir de novembre 1942, l'armée allemande envahit la zone dite libre. La surveillance se renforce considérablement sur toute la chaîne des Pyrénées. Pelotons de montagnards autrichiens, milice et gendarmerie française, agents de la gestapo rendent les passages encore plus périlleux.

Les Pyrénées centrales dont le Couserans en Ariège deviennent le lieu de passage privilégié, et précisément l'itinéraire de Saint-Girons à Estervi

d'Aneu par le col de la Claouère et le mont Vallier. Ce chemin d'évasion d'une longueur d'environ 80 kilomètres est le plus difficile avec des sommets qui culminent à près de 2 500 mètres. Il faut traverser des névés et se frayer un passage dans des zones rocheuses faites d'énormes blocs de granit.

Qui sont ces évadés ? Des militaires prisonniers de guerre échappés, des pilotes des forces alliées aux avions abattus, des volontaires récemment engagés, des résistants démasqués ou dénoncés, des familles juives avec enfants, des réfractaires au Service du travail obligatoire.

Essayons d'imaginer ce que fut la dure réalité des candidats à l'évasion. S'évader c'est subir le froid, le vent, la pluie, la neige, l'allure rapide qu'entretiennent les passeurs, la marche souvent de nuit pour ne pas être repérés, c'est peu de repos le jour, c'est la peur d'être pris et d'être fusillé ou envoyé en camp de concentration, ce sont les blessures : entorses, tendinites, fractures qui vont compromettre l'évasion...

La surveillance nazie s'accroît et les embuscades se multiplient.

Pour pallier l'improvisation des premiers passages, il est devenu vital de se fonder au sein d'organisations plus structurées, plus méthodiques et surtout plus secrètes. Ainsi, de véritables filières voient le jour : britanniques, américaines, belges, hollandaises, polonaises, françaises, dont le but commun et principal consiste à faire passer non seulement des hommes mais aussi des renseignements et des documents.

Les évadés passent d'un contact à l'autre tout au long d'une chaîne de soutiens locaux qui les habillent, les nourrissent, les cachent en prenant de grands risques pour eux-mêmes. Un avis

allemand affiché précise que toute personne de sexe masculin qui aiderait directement ou indirectement un évadé serait fusillé sur le champ et que toute personne de sexe féminin qui se rendrait coupable du même délit serait envoyée dans un camp de concentration.

Pour ceux qui arrivent à la frontière, c'est la longue descente en Espagne, soit 1 660 mètres de dénivelé, ici la situation se complique encore.

Exténués, ils sont capturés par les gardes civils espagnols, conduits dans des camps de détention où affaiblis, ils doivent subir des conditions d'internement sordides. Au bout de deux à trois mois dans les geôles franquistes, ils sont libérés, servant de monnaie d'échange entre Franco et les réseaux d'évasion, notamment contre du blé et du minerai car l'Espagne a été saignée par le franquisme. Les cahiers d'écrou de la prison de Sort recensent 2 506 hommes et 158 femmes auxquels s'ajoutent ceux qui échappèrent à l'incarcération.

Alors seulement les évadés reprenaient la route pour rejoindre Londres ou Alger.

Une formidable chaîne de solidarité

L'agent de liaison, l'agent de passage, le soutien local, le passeur au masculin et au féminin, ont tissé une exceptionnelle chaîne de solidarité, de courage et de conviction.

Sur les deux mille passeurs recensés tout au long de la chaîne des Pyrénées et pendant toute la période nazie, la moitié seront fusillés ou ne reviendront pas des camps de concentration.

Voici en hommage le portrait de quelques uns de ces gens simples et modestes qui ont risqué leur vie.



Photo : <http://chemindelaliberte.fr>

Marie-Louise DISSARD, « Françoise ».
Chef de réseau.



En 1940, c'est la défaite, l'exode, l'humiliation, la répression, les premières lois antisémites. En novembre 1940, Marie Louise fête ses 59 ans, elle habite Toulouse.

Lorsque le maréchal Pétain se rend en visite à Toulouse, elle bouillonne sur place, croyant en certaines valeurs et considérant le gouvernement de Vichy comme une honte.

A l'époque où la résistance n'est encore qu'une vague idée, elle distribue des tracts d'un général inconnu qui appela quelques mois plus tôt à continuer le combat.

Indépendante, militante féministe, rigoureuse et sévère à la fois, adorant se déguiser, son éternel porte-cigarettes à la bouche, elle n'hésite pas à clamer haut et fort ses opinions, la police enquêtant sur son sort conclut à un déséquilibre mental et elle s'évertuera à en forcer le trait pour mieux agir.

Elle récolte des renseignements pour le réseau Bertaux, puis entre dans le réseau Pat O'Leary, réseau d'évasion en relation avec l'Intelligence Service de Londres.

Elle prend le pseudonyme de « Françoise ». En 1943, suite à l'occupation allemande du Sud de la France, la quasi-totalité du réseau est arrêté et déporté; elle se réfugie quelques temps à Cahors, puis revient à Toulouse pour reconstituer un réseau de 211 personnes; elle comptera parmi les rares femmes à avoir dirigé seule une organisation de la Résistance. Son expérience et ses relations l'aident à trouver

les hébergements et les passeurs sûrs.

L'efficacité de ce réseau permettra à plus de 700 évadés de franchir les Pyrénées en Ariège, Haute-Garonne et Pyrénées Orientales et de rejoindre Londres via l'Afrique du Nord. Elle décède en juillet 1957, décorée et distinguée par la France, la Belgique, l'Angleterre, les Etats-Unis et le Canada.

La famille BARRAU, passeurs.
Les deux frères Norbert et Jean,
Louis et Paul, fils de Norbert.

En 1943, un nombre croissant de réfugiés fuit vers le Sud pour échapper au STO en tentant de traverser les Pyrénées.

Norbert et Jean originaires de Sentenac d'Oust près de Seix offrent leurs services comme guides et passeurs. En avril 1943 quand ils sont arrêtés, emprisonnés et déportés. Tous les deux meurent dans un camp de travail allemand. Le moment est venu pour les fils de Norbert, Louis et Paul, des jeunes gens de 19 et 20 ans de poursuivre la dangereuse tâche.

Dans la nuit du 12 septembre 1943, seul dans une grange isolée au dessus du village de Sentenac d'Oust sur le plateau herbeux et venté du col de l'Artigue, Louis attend un groupe de candidats à l'évasion guidé depuis la vallée du Salat par un de ses amis. A leur place, c'est une patrouille allemande soutenue par la police locale qui fait irruption. Louis a été dénoncé. Avec la formation de la milice collaborant avec les nazis, ces dénonciations sont assez fréquentes.

Cerné et pris au piège dans cette grange, Louis est sommé de se rendre. Il refuse. Les allemands mettent le feu à la grange. Louis tente de se sauver avant d'être abattu. De nos jours, une simple croix de marbre marque l'endroit où il fut assassiné. Son frère Paul est alors pourchassé pendant cinq jours et cinq nuits. Esquivant ses poursuivants, il réussit à s'échapper vers l'Espagne. Arrêté et enfermé à la prison de Lerida, puis libéré plusieurs mois après, il rejoint les Forces françaises libres. Il est décédé en 2005.

Jean BÉNAZET dit « Piston », passeur.

Installé à Varilhes comme mécanicien, Jean Bénazet est élu conseiller municipal sous le Front Populaire.

En mars 1940, l'officier britannique Marshall du Service Action entre en contact avec lui et lui demande de coopérer avec l'Intelligence Service. Il accepte et commence ses premiers passages. Le 11 novembre 1942, la Haute vallée de l'Ariège occupée est classée zone interdite. « Piston » doit trouver un chemin beaucoup plus long et plus difficile. Il doit ruser avec les forces allemandes composées de montagnards autrichiens bien entraînés.

Le 13 juin 1943, alors qu'il conduit une colonne de dix-huit personnes, il pressent un danger en franchissant une zone à découvert. Des voix allemandes s'élèvent, ils sont pris et encadrés par deux soldats. Il saute dans un ravin, un soldat ouvre le feu, la balle traverse le pantalon sans le toucher. Identifié par la Gestapo, il doit entrer dans la clandestinité. Grâce à des faux papiers, il devient « Joseph Lebrun » et participe à la résistance avec les cheminots toulousains jusqu'à la libération de Toulouse le 20 août 1944.

« Piston » aura effectué 85 missions entre 1939 et 1943, au service d'évadés américains, russes, anglais et français.

De nouveau mécanicien à la Libération, engagé au PCF, Jean Bénazet meurt à Varilhes le 23 mai 1991 à l'âge de 87 ans.

Jean SENTENAC
Agent de passage

Boulangier avec son frère Pierre. Alors qu'il n'a que 16 ans, il prend déjà en charge les candidats à l'évasion pour les accompagner à Moulin Lauga chez Julie Raufast qui tient l'épicerie-restaurant, puis il les conduit par la vallée d'Estours vers les cabanes où les passeurs les attendent.

Suite ➔

Jeanne PORTET, Agent de passage

Jeanne témoigne : « Un jour avec mon oncle et ma tante nous étions allés en vélo chez une cousine qui habitait à Biac, petit hameau de la vallée d'Orle sur la commune de Sentein. Je pense que mon oncle avait déjà sa petite idée. « J'y ai fait connaissance d'un homme d'une cinquantaine d'années dont le surnom était Moulié le Brek. Il était contrebandier et organisait des passages. Je fus donc chargée d'accompagner des candidats aux passages et de les amener à Moulié le Brek.

« Le jour dit, je prenais le car avec mon vélo pour le retour. Les jeunes prenaient le même car et avaient la consigne de descendre en même temps qu'une jeune fille portant un corsage ou une robe de telle couleur. Je descendais à l'arrêt de l'auberge du hameau de Lascoux à l'entrée de la vallée d'Orle, ils descendaient aussi. Je les laissais après trois kms dans le petit bois de la forêt d'Artigou. Moulié ou un autre passeur les prenait en charge vers la frontière ».

Jeanne ROGALLE, Passeuse

Sur la cheminée de sa maison d'Aulus-les-Bains, une photo rappelle qu'en 2004 tout le village était réuni autour d'elle le jour où elle reçut la légion d'honneur. Son nom, celui de son père et celui de son mari sont gravés sur le mémorial des Justes en Israël.

Cette fille d'éleveur avait 21 ans en 1942. Au début de l'hiver deux juifs viennent frapper à la porte de la famille. Son père connaissant la montagne par cœur. Il n'hésite pas une seconde quand on lui a demandé de passer une famille. « Mon frère était prisonnier en Allemagne, nous avions la haine de l'ennemi ».

Quelques jours plus tard, le père est à nouveau sollicité pour faire passer neuf



Jeanne Rogalle, une passeuse honorée « Juste parmi les nations ».

personnes. Jeanne lui a proposé de l'accompagner. Ils partent à 3 heures du matin le 4 décembre 1942 avec deux garçonnets, quatre hommes et trois femmes. En chemin le petit groupe croise la route de Jean Baptiste Rogalle, le futur époux de Jeanne, qui conduit un couple, leur bébé de huit mois et sa grand-mère vers l'Espagne. Jeanne raconte : « Ils étaient épuisés, alors j'ai pris l'enfant dans mes bras, il me regardait calmement avec ses beaux yeux bleus, j'ai passé la frontière en premier, je l'ai posé et fait demi-tour pour aider les autres ».

En 2004 lorsque Jeanne est décorée, un homme aux cheveux gris arrivant de Montréal assiste à la cérémonie. Jeanne reconnaît le beau regard clair. C'était celui du bébé qu'elle avait serré contre elle et emmené jusqu'à la frontière ce 4 décembre 1942.

Aujourd'hui le Chemin de la Liberté ?

L'itinéraire de ce chemin d'évasion reconnu, balisé, labellisé par la Présidence de la République parmi d'autres lieux de passages à travers le Couserans a été inauguré en 1994 pour

le 50e anniversaire du Débarquement allié.

Une exposition permanente dont le thème principal s'articule autour des sentiers locaux, passeurs, et évadés, est visible à la Maison du Chemin de la Liberté (1) qui n'est autre que l'ancienne gare située à l'entrée de Saint Girons. La qualité et la quantité des documents écrits ou dactylographiés présentés sont remarquables et tout à l'honneur de la France des « petites gens ».

Ce chemin est maintenant un itinéraire de tourisme et un lieu de mémoire jalonné de 13 plaques souvenirs (2). L'Association du Chemin de la Liberté organise tous les ans une marche commémorative ouverte au public qui emprunte intégralement le même parcours.

André Peroz
avec Pierrette et Jeannot Vaissiere

Sources : « Franchir les Pyrénées. Sur les chemins de la liberté ». Frédéric Sabourin. Editions Ouest France. (144 pages. 17,90 €)

1- Pour toute information : www.chemindelaliberte.com

2- Pour les randonneurs, se reporter à l'ouvrage incontournable (TOPO GUIDE) réalisé par Scott Goodall, écossais et couserannais d'adoption.



Hommage à la stèle Barrau

Photo : <http://chemindelaliberte.fr>